

Les tâches d'une philosophie pratique à l'âge de la technoscience

Lazare Marcelin Poame

Volume 25, numéro 1, printemps 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/027474ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/027474ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société de philosophie du Québec

ISSN

0316-2923 (imprimé)

1492-1391 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Poame, L. M. (1998). Les tâches d'une philosophie pratique à l'âge de la technoscience. *Philosophiques*, 25(1), 91–109. <https://doi.org/10.7202/027474ar>

Résumé de l'article

Ce texte est un ambitieux programme qui se résume en trois idées-forées. (1) Nourri aux sources d'Aristote, de Kant et de Habermas, l'article s'offre avant tout comme un effort de reconstruction-réhabilitation du champ de la pratique face à l'invasion de la rationalité technique. (2) Sur la base de cette reconstruction, il tente une transformation de la philosophie de la technique (Technikphilosophie) qui prend ici la dénomination de praktische Philosophie der Technik. (3) Fort de ce qui précède, l'article ambitionne de déterminer les tâches de la praktische Philosophie der Technik qui se réduisent à trois principales : d'abord proposer une définition systématique de la technique qui prenne en compte la spécificité de la technique contemporaine (technoscience) ; ensuite, élaborer une méthode d'approche du phénomène technique et enfin, évaluer la technoscience.

LES TÂCHES D'UNE PHILOSOPHIE PRATIQUE À L'ÂGE DE LA TECHNOSCIENCE

PAR

LAZARE MARCELIN POAMÉ

RÉSUMÉ : Ce texte est un ambitieux programme qui se résume en trois idées-forces. (1) Nourri aux sources d'Aristote, de Kant et de Habermas, l'article s'offre avant tout comme un effort de reconstruction-réhabilitation du champ de la pratique face à l'invasion de la rationalité technique. (2) Sur la base de cette reconstruction, il tente une transformation de la philosophie de la technique (Technikphilosophie) qui prend ici la dénomination de praktische Philosophie der Technik. (3) Fort de ce qui précède, l'article ambitionne de déterminer les tâches de la praktische Philosophie der Technik qui se réduisent à trois principales : d'abord proposer une définition systématique de la technique qui prenne en compte la spécificité de la technique contemporaine (technoscience) ; ensuite, élaborer une méthode d'approche du phénomène technique et enfin, évaluer la technoscience.

ABSTRACT: This text is an ambitious programme which can be summed up in three idées-forces. (1) Originated from the sources of Aristotle, Kant and Habermas, this paper is first of all an effort of reconstruction-rehabilitation of the practice field with regard to the invasion of the technical rationality. (2) On the basis of this reconstruction, this text attempts a transformation of the philosophy of technology which we may call praktische Philosophie der Technik. (3) In consideration of what precedes, the paper intends to determine the works of praktische Philosophie der Technik that come to three main point: first, to propose a systematic definition of the technology which really takes into account the specificity of the contemporary technology, then to work out an approach method of the technical phenomenon and finally to evaluate the technoscience.

La crise que traversent les sociétés contemporaines est, par-delà sa dimension économique qui n'est que la face visible de l'iceberg, une crise de valeurs. Cette crise nous apparaît en effet comme un défi lancé à la philosophie pratique par la technoscience, l'autre nom de la technique contemporaine. Paradoxalement, nous constatons une atténuation de la philosophie pratique au moment où on a le plus besoin d'elle. La conscience de cette atténuation, qui tient à la

liquidation insidieuse de la sphère « pratique » par la technoscience, nous conduit ici à ménager à la pratique (au sens kantio-habermassien de *Praktische*) une certaine prééminence par le jeu d'une reconstruction de la philosophie pratique dans le sillon de la réflexion éthico-technique.

Du concept pratique

La philosophie pratique est une réalité qui peut prêter à équivoque à cause des multiples usages du mot pratique qui en font une donnée généralement bien connue. Or, nous savons depuis Hegel que le bien-connu en général, justement parce qu'il est bien connu, n'est pas connu. La philosophie pratique est pour ainsi dire une réalité peu ou mal connue. Pour en découvrir le sens et la thématique, il faut remonter à Aristote et à Kant, ces deux grands classiques de la philosophie. La clef de voûte de leur conception de la philosophie pratique est le concept de pratique.

Interrogeons, pour commencer, le concept de pratique chez Aristote. Pour une meilleure appréhension de ce concept, il faut recourir à la distinction que l'auteur opère entre *poièsis* et *praxis*. Cette distinction s'effectue suivant un critère qu'on pourrait qualifier de téléologique. En effet, partant du principe que toute action ou tout faire est orienté vers une fin, Aristote parvient à distinguer parmi les actions, celles dont les fins leur sont extérieures et celles ayant leurs fins en elles-mêmes. Les premières relèvent de la *poièsis*, les secondes de la *praxis*. Alors que la *poièsis* en se réifiant dans une fin et des objets particuliers reste étroitement liée à la *technè* transformatrice de la matière hors de soi, la *praxis* quant à elle s'attache à l'éthique, au bien vivre par une action de soi sur soi orientée vers une fin supérieure : la vie morale de la *polis*. Comme telle, la *praxis* implique une idée de valeur que l'*Éthique à Nicomaque* tente de mettre en exergue en établissant une très nette distinction entre production (technique) et action (morale). « La production, écrit Aristote, n'est pas une fin au sens absolu mais quelque chose de relatif et production d'une chose déterminée. Au contraire, dans l'action, ce qu'on fait est une fin au sens absolu, car la vie vertueuse est une fin et le désir a cette fin pour objet¹ ».

Des philosophes platoniciens pourraient trouver ici le signe d'une dette théorique d'Aristote à l'égard de Platon. On sait que Platon, dans le *Charmide* (163b-163e), exprimait cette idée de valeur en faisant de la *praxis* une espèce de la *poièsis*, c'est-à-dire une *poièsis* bonne et utile. La *praxis* était alors décrite comme une partie de la *poièsis*.

Mais Aristote, sans rejeter systématiquement l'idée de valeur inhérente à la *poièsis*, va sceller le cordon qui pose *praxis* et *poièsis* comme deux aspects (l'un positif, l'autre négatif) d'une même réalité. Il fait alors remarquer avec véhémence que *praxis* et *poièsis* « ne sont

1. Aristote, *Éthique à Nicomaque*, VI, 2 1139b, trad. de J. Tricot, Paris, Vrin, 1990.

pas une partie l'une de l'autre, car ni l'action n'est une production, ni la production une action² ». *Poiësis* et *praxis* sont deux types d'action qu'on peut valablement rattacher aux activités de l'*Homo faber* et de l'*Homo ethicus*. La *praxis* en tant que réalité axiologique constitue chez Aristote l'objet par excellence de la philosophie pratique ; et c'est par là que la pensée de Kant rejoint (sur la question de la philosophie pratique) la doctrine classique d'Aristote.

Mais Kant pousse plus loin l'analyse en faisant éclater de façon lumineuse le concept même de pratique. Il en vient ainsi à distinguer le techniquement pratique (*technisch-praktisch*) et le moralement pratique (*moralisch-praktisch*). Écoutons-le à ce sujet :

Aussi peu donc que [...] l'art mécanique ou chimique des expériences ou des observations doit-il être considéré comme une partie pratique de la doctrine de la nature, et enfin l'économie domestique, rurale, politique, l'art des relations sociales, les prescriptions de la diététique, même la doctrine générale du bonheur, pas même l'art de refréner et de dompter les passions à son profit, doivent-ils être comptés comme appartenant à la philosophie pratique ou être considérés, du moins ces dernières disciplines, comme constituant la seconde partie de la philosophie en général ; c'est en effet, qu'elles ne comprennent toutes que des règles de l'habileté, par conséquent seulement techniquement pratiques [...] ces règles puisqu'elles appartiennent à la philosophie théorique [...] ne peuvent prétendre à occuper une place dans une philosophie particulière, dite pratique. En revanche, les préceptes moraux pratiques [...] constituent une espèce toute particulière de prescriptions, qui, tout de même que les règles auxquelles la nature obéit, s'appellent simplement des lois ; mais elles ne reposent pas, comme celles-ci, sur des conditions sensibles, mais sur un principe supra-sensible et elles exigent pour elles seules, à côté de la partie théorique de la philosophie, une autre partie sous le nom de philosophie pratique³.

Nous avons ici longuement cité Kant parce que cet extrait nous semble révélateur de ce que l'on pourrait nommer sa philosophie pratique. Aussi, ce texte a-t-il l'avantage de présenter avec une singulière clarté la distinction entre les deux concepts de pratique, à savoir le techniquement pratique et le moralement pratique.

Mais Kant n'établit pas cette distinction (entre *moralisch-praktisch* et *technisch-praktisch*) pour elle-même ; celle-ci doit permettre de cerner avec précision l'objet de la philosophie pratique. Le prototype du techniquement pratique est le concept cartésien de pratique tel que défini dans le *Discours de la méthode*. Ayant en projet de réhabiliter l'utilité pratique discréditée par l'Antiquité et le Moyen-Âge, Descartes a pu écrire : « Au lieu de cette philosophie spéculative qu'on enseigne dans les écoles, on en peut trouver une pratique par laquelle connaissant la force et les actions du feu, de l'eau, de l'air, des astres, des cieus, et de tous les autres corps qui nous environnent » nous pourrions « nous rendre comme maîtres et

2. *Ibid.*, VI, 41140a.

3. E. Kant, *Kritik der Urtheilskraft* (hrsg.) von W. Weichgedel, Frankfurt, Suhrkamp, 13^e édition, 1994, p. 80.

possesseurs de la nature⁴ ». Ici, la sphère pratique est celle de la maîtrise technique de la nature sur la base de la connaissance des lois qui la régissent.

Tout autre est le moralement pratique (*moralisch-praktisch*) qui constitue aux yeux de Kant la véritable sphère pratique et cela, en raison de son caractère non instrumental, éthicologique. C'est pourquoi, chez Kant, la philosophie pratique est synonyme d'éthique.

Aussi bien chez Aristote que chez Kant, l'éthique est au cœur de la philosophie pratique. L'esprit de cette dernière est dirigé contre la réduction de l'action (morale) à la production (technique).

Ce combat contre une telle réduction se prolonge au XX^e siècle⁵ avec la grande figure du philosophe francfortien Jürgen Habermas. En référence à la distinction aristotélo-kantienne, Habermas introduit le couple conceptuel travail et interaction (*Arbeit und Interaktion*). Le travail ici correspond à l'activité téléologique ou l'activité rationnelle (*zweckrational*) par rapport à une fin. Si, comme le souligne en substance Habermas, le concept d'activité téléologique est au centre de la théorie philosophique de l'action⁶, force est cependant de reconnaître qu'avec cet auteur, le modèle téléologique s'élargit en modèle d'activité stratégique. Dans la typologie habermassienne des activités rationnelles, l'activité stratégique en tant qu'action orientée vers le succès (*erfolgsorientiert*) est assimilable à l'activité téléologique ou instrumentale. Ce à quoi il faut ajouter que les activités instrumentales se réalisent aussi bien dans les technologies que dans les stratégies. Mais cette homologie ne saurait occulter la spécificité de l'activité stratégique par rapport à l'activité instrumentale. En effet, « alors que l'activité instrumentale met en œuvre des moyens qui sont adéquats ou inadéquats par rapport aux critères d'un contrôle efficace par la réalité, l'activité stratégique ne dépend que de l'évaluation correcte des alternatives de comportements possibles, laquelle résulte exclusivement d'une déduction établie avec référence à certaines valeurs et maximes⁷ ». Cette différenciation, en éloignant les deux types d'activité l'une de l'autre, rapproche l'activité stratégique de l'interaction définie comme une activité communicationnelle, c'est-à-dire l'activité qui, structurée par une rationalité herméneutique, se trouve orientée vers l'intercompréhension

4. R. Descartes, *Discours de la méthode*, Paris, Garnier-Flammarion, 1966, p. 84.

5. Nous faisons ici l'économie de la *praxis* marxienne parce que ce modèle, comparé au concept habermassien de pratique, est entaché de limitations. Il manque en effet à la *praxis* marxienne l'interaction, cette dimension fondamentale de la pratique que Habermas tente de restaurer à travers sa théorie de l'activité communicationnelle. On comprend d'ailleurs pourquoi Habermas, dans son projet de reconstruction du marxisme, a substitué au couple marxien forces productives/rapports de production la dualité entre travail et interaction.

6. Voir J. Habermas, *La logique des sciences sociales*, trad. de R. Rochlitz, Paris, PUF, 1987, p. 417.

7. J. Habermas, *La science et la technique comme idéologie*, trad. de J.-R. Ladmiral, Paris, Gallimard, 1973, p. 22.

(*verständigungsorientiert*). Or, à en croire Habermas, c'est peu dire que d'affirmer que l'activité stratégique peut être raccordée à des interactions sociales puisqu'elle représente elle-même une action sociale. Jean-Marc Ferry, à qui l'on doit les premières analyses (francophones) les plus pénétrantes de l'œuvre de Habermas, faisait remarquer à ce sujet ceci : « l'activité stratégique présuppose aussi la rationalité (herméneutique) de la compréhension des intentions des partenaires (ou des adversaires), dans l'interaction. Dans cette mesure, la rationalité de l'activité stratégique participe également de celle qui constituerait un point de départ pour la logique des actions communicationnelles⁸ ».

On doit cependant prendre garde de ne pas assimiler la logique de l'activité stratégique à celle de l'activité communicationnelle. L'activité stratégique, contrairement à l'activité communicationnelle, obéit à une logique de type monologique que Habermas semble trouver dans l'action morale kantienne. Celle-ci a pour principe de « n'agir que selon d'autre maxime que celle qui peut en tant que loi universelle se prendre elle-même pour objet⁹ ». Ici, la raison pratique, en anticipant *a priori* sur l'intersubjectivité qui est celle de la validation des lois morales, autorise et favorise la transformation de l'action morale en action de type monologique. En effet, « la relation positive de telle volonté à la volonté des autres échappe à toute communication possible, elle est remplacée par un accord qui correspond à une nécessité d'ordre transcendantal entre des activités finalisées isolées sous les auspices de lois abstraitement universelles [...] ». En ce sens, l'action morale telle que la définit Kant se présente *mutatis mutandis* comme un cas particulier de ce qu'on appelle aujourd'hui l'action stratégique¹⁰ ». L'activité stratégique est donc monologique.

Excluant de l'action morale l'harmonie préétablie, l'activité communicationnelle se déploie « dans le contexte d'une communication en train de se constituer entre ceux qui agissent sur la base sans cesse menacée de la reconnaissance réciproque¹¹ ». Pour Habermas, la logique propre à l'action morale (communicationnelle) est une logique de la discussion argumentée, elle-même liée à la logique de l'universalisation des intérêts des sujets argumentant, le tout conçu sur la base d'une reconnaissance intersubjective. Cette orientation de l'action morale est celle que promeut le *Diskursethik*, souvent traduit par éthique de la discussion et qui renvoie précisément à l'éthique procédurale de la discussion.

Identifié comme une prise en compte de la théorie hégélienne de la reconnaissance en vue d'une lecture critique et intersubjective de

8. J.-M. Ferry, *Habermas. L'éthique de la communication*, Paris, PUF, 1987, p. 339-340.

9. E. Kant, *Grundlegung zur Metaphysik der Sitten*, cité par Habermas dans *La science et la technique comme idéologie*, p. 179.

10. Habermas, *La science et la technique comme idéologie*, p. 179.

11. *Ibid.*, p. 180.

l'impératif catégorique kantien, le *Diskursethik* s'appuie sur le principe qui consiste à « honorer par la discussion des exigences normatives de validité¹² ». Dans notre esprit comme dans celui de Jürgen Habermas, le *Diskursethik* constitue l'une des réponses les plus appropriées aux questions pratiques que pose à l'homme moderne la technoscience. C'est donc en considérant le *Diskursethik* comme un des meilleurs terreaux de la philosophie pratique que nous nous efforcerons de dégager, dans l'horizon de la *Technikphilosophie*¹³, les tâches d'une philosophie pratique.

Les tâches actuelles d'une philosophie pratique : l'horizon de la *Technikphilosophie*

Les réflexions menées ci-dessus ont suggéré quelques réquisits de la philosophie pratique dont nous voulons à présent définir les tâches. L'intérêt de cette entreprise ne devient réellement perceptible que par une indication préalable des enjeux qui sous-tendent une telle démarche. En effet, ce qui est en jeu dans la définition de la tâche de la philosophie pratique, c'est, par-delà la réhabilitation de la sphère « pratique », l'existence de la philosophie elle-même.

La philosophie, si elle veut continuer d'exister et (consécutivement) participer valablement à la résolution des problèmes de la civilisation technicienne, ne doit plus se borner à un « vain exercice de réflexion s'appliquant aux objets de sa seule tradition¹⁴ », disons de sa longue et vieille tradition. Cette tradition, qui part de Platon à Bacon (exclu), a toujours placé la technique à la périphérie de la réflexion philosophique. Mais depuis, une nouvelle tradition s'est fait jour, accordant à la technique une position philosophiquement focale. Bacon et Descartes en ont ouvert la marche. Mais ce sont surtout les XIX^e et XX^e siècles qui, en thématissant la réflexion sur la technique, ouvrirent de façon décisive et systématique l'horizon de la nouvelle tradition qui définira la tâche de la philosophie dans les sociétés contemporaines. Cette tâche consiste à penser le ou l'un des faits dominants de notre époque. Or, ce fait dominant est la dynamique du système sociotechnicien qui se donne à la conscience des contemporains comme opacité. Cette dynamique est en effet devenue aujourd'hui une réalité si complexe qu'elle échappe aux investigations pointues des technocrates et autres experts de la technique. Sa montée en puissance et en complexité requiert un effort de dépassement des évaluations simplistes et technocratiques de son mode d'être. Cet effort est celui déployé par

12. J. Habermas, *Morale et communication*, trad. de C. Bouchindhomme, Paris, Cerf, 1986, p. 125.

13. C'est la philosophie de la technique telle que développée en Allemagne. Pour plus de précisions sur ce sujet, nous renvoyons à notre article publié sous le titre « Regard sur la philosophie de la technique en Allemagne » dans *Philosophiques*, vol. XXI, n° 1, printemps 1994.

14. J. Habermas, *Philosophisch-politische Profile*, Frankfurt, Suhrkamp, 1971, p. 31-32.

la philosophie de la technique dont la tâche primordiale est, comme l'indique l'expression, de penser la technique.

Penser la technique du point de vue de la philosophie de la technique, c'est avant tout ouvrir un champ de réflexions critiques et approfondies sur les caractéristiques essentielles de la technique et sur les dimensions sociales, cognitives et politiques de la dynamique technique.

Il nous paraît ici opportun de signaler que ce champ de réflexion (*Technikphilosophie*) se développe aujourd'hui de façon prodigieuse en Allemagne sous l'angle de la *Technikbewertung*, c'est-à-dire d'une évaluation de la technique inspirée par des préoccupations d'ordre « pratique ». Mais la *Technikphilosophie* telle que nous l'entendons doit se transformer par le jeu d'une accentuation des exigences d'ordre pratique inspirées du *Diskursethik*. Cette *Technikphilosophie* transformée est ce que nous nous proposons d'appeler *praktische Philosophie der Technik*, entendez une philosophie pratique qui se meut dans l'horizon de la *Technikphilosophie* et vice versa¹⁵.

Les trois grandes orientations qui, à notre avis, rassemblent les tâches auxquelles doivent se mesurer les capacités de la *praktische Philosophie der Technik* sont les suivantes :

— La formulation d'une définition systématique de la technique à partir d'une prise en compte de la spécificité de la technique contemporaine ;

- L'élaboration d'une méthode d'approche du phénomène technique ;

- L'évaluation de la technoscience.

Éléments pour une définition systématique de la technique

L'un des champs d'investigation à partir desquels la *praktische Philosophie der Technik* peut accomplir sa tâche est celui d'une (re)définition de la technique dans l'optique d'un dépassement des définitions classiques (qui présentent de façon dichotomique le rapport de la science à la technique ou qui font de la technique un simple instrument au service des hommes) et d'une mise en évidence de la spécificité de la technique contemporaine. Étant donné la complexité du phénomène technique, la tâche philosophique à accomplir ici est considérable.

15. Le concept de *praktische Philosophie der Technik* a vu le jour en avril 1995 à la faveur d'une étude (postdoctorale financée par le DAAD) menée à l'Université de Francfort sous la direction de Günter Ropohl assisté de Jürgen Habermas. En attendant de pouvoir trouver dans la langue française un concept strictement équivalent, nous nous contenterons du concept germanique que les francophones devraient pouvoir utiliser sans complexe.

La technique, tout comme le pouvoir, est une réalité polysémique¹⁶. Cette polysémie qui tient à la trop grande élasticité du vocable de technique trouve chez Max Weber sa plus parfaite illustration. Pour Weber en effet, la technique renvoie à la mise en œuvre méthodique de moyens en vue d'une fin. Ainsi comprise, la technique « existe dans toute activité et on peut parler d'une technique de la prière, d'une technique de l'ascèse, d'une technique de réflexion et de recherche, d'une mnémotechnique, d'une technique pédagogique, d'une technique de la domination politique et hiérarchique, d'une technique de la guerre, d'une technique musicale¹⁷ ».

Mais si la technique peut être perçue comme un type d'organisation commune à toutes nos activités, une telle conception rend particulièrement difficile toute appréhension rigoureuse de la notion. Si on considère qu'il y a autant de techniques qu'il y a d'activités, on est inévitablement conduit à situer la technique dans l'indéfini étant donné la diversité de nos activités. Contre cette perspective weberienne d'une élasticité quasi infinie du vocable de technique, von Gottl-Ottlilienfeld postule une appréhension de la technique suivant une classification systématique axée autour de quatre concepts bien définis, à savoir la technique individuelle (*Individualtechnik*), la technique sociale (*Sozialtechnik*), la technique intellectuelle (*Intellektualtechnik*) et la technique du réel (*Realtechnik*)¹⁸. Le premier renvoie aux « pratiques de transformation qui ont pour objet les réalités psychiques et corporelles de l'individu ». Le deuxième désigne l'ensemble des pratiques de transformation ayant pour objet les relations entre individus. On retiendra, à titre d'exemple, les techniques d'administration, d'éducation et d'organisation rationnelle de la société. Le troisième renferme « les pratiques méthodologiques dont les objets relèvent du domaine intellectuel, comme celles qui permettent la résolution d'un problème ou d'une énigme, par exemple les techniques de calcul et de toute méthodologie en général¹⁹ ». Le quatrième concept, la *Realtechnik*, définit l'ensemble des pratiques axées autour de la maîtrise technique de la nature. C'est, à en croire von Gottl-Ottlilienfeld, le noyau dur (*Kernpartie*) des techniques.

16. Le caractère polysémique de la réalité qu'incarne le pouvoir est (consciemment ou inconsciemment) entériné par l'emploi d'une épithète destinée à spécifier le type de pouvoir à l'œuvre. Il en est ainsi dans les expressions telles que « pouvoir politique », « pouvoir judiciaire », « pouvoir magique »...

17. M. Weber, *Économie et société*, Paris, Plon, 1971, p. 63. Voir également *Wirtschaft und Gesellschaft* (1921), 5^e édition, Tübingen, 1976, p. 32.

18. La traduction française de ces quatre concepts est due aux *Cahiers STS*, n° 2, Paris, Éditions du CNRS, 1984. Cette traduction est entérinée par J.-Y. Goffi dans *La philosophie de la technique*.

19. Les passages entre guillemets sont extraits de l'article de Ropohl commentant Gottl-Ottlilienfeld dans les *Cahiers STS*, n° 2, p. 32.

Cette classification systématique de von Gottl-Ottlilienfeld, qui a le mérite d'éviter l'éparpillement et le dénombrement « sans fin » des activités techniques, n'est cependant pas exempte de limitations. Jean-Yves Goffi, dans *La philosophie de la technique*, remarquait à ce propos que la limite de la classification de von Gottl-Ottlilienfeld était « celle de toute classification systématique, à savoir sa fragilité face à certains cas litigieux²⁰ ». Et pour illustrer son propos, il soulève les interrogations suivantes : « les procédés mnémotechniques sont-ils des techniques individuelles ou des techniques intellectuelles ? Les vêtements appartiennent-ils au champ des techniques sociales ou bien des techniques individuelles²¹ ? ».

À première vue, cette objection de Goffi semble bien irréfutable. Mais à y voir de près, on s'aperçoit qu'elle s'adresse moins à von Gottl-Ottlilienfeld qu'à toute entreprise de classification systématique. En outre, le cas litigieux qu'il invoque nous paraît étranger à la classification de von Gottl-Ottlilienfeld. Le litige, ici, présuppose la clôture de chacun des éléments constitutifs de la classification sur soi, ou encore l'absence de connexion entre ces éléments. Or, la classification de von Gottl-Ottlilienfeld ne semble pas marquée par des cloisonnements rigides au point d'empêcher une quelconque interpénétration des éléments classifiés. Il est en effet symptomatique que Gottl-Ottlilienfeld, parlant de la technique du réel, tienne à invoquer l'idée de noyau dur (*Kernpartie*). Ce noyau, conçu comme réalité commune à toute technique, permet la liaison entre les diverses techniques. La technique du réel qui est l'incarnation de ce noyau est considérée comme présente dans toute technique. Mais ce n'est pas tout. Il faut en plus admettre la symétrie des présences en reconnaissant que les autres techniques sont elles aussi présentes dans la technique du réel, ce noyau dur de toute technique. Et cela, von Gottl-Ottlilienfeld l'exprime en ces termes : « Une grande part de technique individuelle et de technique sociale est présente dans ce noyau dur de toute technique²² ».

La classification de von Gottl-Ottlilienfeld revêt pour ainsi dire une certaine singularité qui la tient à l'abri des limites propres à toute classification systématique. Il s'agit d'une classification souple et perméable. Il est donc clair qu'on ne peut objecter à cette définition classificatoire d'entretenir des cas litigieux. D'ailleurs, Goffi semble lui-même reconnaître les limites d'une telle objection lorsqu'il écrit : « Plus sérieuse semblerait l'objection consistant à dire que cette définition et cette classification sont opposées à l'usage courant. Personne n'hésitera à dire qu'un assistant d'ingénieur est un technicien ; mais on aura déjà plus de mal à admettre qu'il en est de même pour un révolutionnaire tiers-mondiste ; et on sera franchement réticent si l'on nous dit qu'il y a une technique du discours

20. J.-Y. Goffi, *La philosophie de la technique*, Paris, PUF, 1988, p. 24.

21. *Idem*.

22. F. von Gottl-Ottlilienfeld, *Wirtschaft und Technik*, p. 8.

édifiant²³ ». Du reste, il faut souligner que le concept de technique du réel lui-même pose dans le fond et dans la forme un certain nombre de problèmes. S'il est admis que la technique du réel incarne la technique par excellence, si en elle réside l'« intégralité des procédés et des moyens de maîtrise de la nature²⁴ », force est en effet de reconnaître avec Ropohl que l'acception que lui confère Gottl-Ottlilienfeld est loin d'être parfaite. Un point essentiel lui fait défaut : la mise en évidence formelle de l'artefact comme trait caractéristique de la technique du réel. Pour remédier à cela, Ropohl se propose d'affecter à la technique du réel conçue comme technique par excellence un contenu plus substantiel impliquant à la fois et de façon complémentaire : « a) l'ensemble des artefacts objectifs orientés vers des fins utiles ; b) l'ensemble des processus et des dispositifs humains dans et par lesquels sont produits ces artefacts ; c) l'ensemble des processus des pratiques humaines dans et par lesquels sont utilisés ces artefacts²⁵ ». En plus du contenu, c'est à la forme du concept que s'en prend Ropohl en faisant remarquer à bon droit que l'expression « technique du réel » laisse insinuer que les autres formes de techniques seraient des techniques de l'irréel. Or, nous savons que les « objets » des techniques individuelle et sociale sont tout aussi réels que ceux de la « technique du réel » (*Realtechnik*). Cet auteur en vient aussi à révéler l'inadéquation du vocable de « technique du réel » et lui substitue celui de *Sachtechnik* que nous traduisons (non sans difficulté) par technique des artefacts, étant donné que *Sache* renvoie ici aux artefacts²⁶.

Nous voilà maintenant en présence de quatre concepts fondamentaux, à savoir la technique individuelle (*Individualtechnik*), la technique intellectuelle (*Intellektualtechnik*), la technique sociale (*Sozialtechnik*) et la technique des artefacts (*Sachtechnik*). Ces concepts délimitent un certain usage du mot technique, celui situé à mi-chemin entre un sens excessivement élastique (élargi au point de rendre le mot coextensif à toute activité humaine) et un sens trop étroit réduisant la technique à l'outil ou à l'instrument.

Donner au mot technique la même extension que les activités humaines reviendrait non seulement à affirmer que toute activité humaine est technique, mais aussi à ignorer les types d'activités non techniques ou « trans-techniques », voire pratiques au sens habermassien. En revanche, en confinant la technique dans un sens étroit, celui renvoyant essentiellement à l'outil ou à l'instrument, nous

23. Goffi, *La philosophie de la technique*, p. 24.

24. Gottl-Ottlilienfeld, *Wirtschaft und Technik*, p. 8.

25. G. Ropohl, *Die unvollkommene Technik*, Frankfurt, Suhrkamp, 1985, p. 61. Notre traduction.

26. Encore faudrait-il préciser le sens de cette notion. La notion d'artefact apparaît en effet dans la terminologie ropohlienne comme synonyme de système des objets (*Sachsystem*) et désigne également le produit sociotechnique de l'ingénierie. Voir à ce sujet G. Ropohl, *Technologische Aufklärung. Beiträge zur Technikphilosophie*, Frankfurt, Suhrkamp, 1991, p. 18-19.

restons à l'écart de la réalité caractéristique de la technique contemporaine, car une telle définition (à la limite applicable aux techniques artisanales) nous paraît aujourd'hui dépassée tant au point de vue théorique qu'empirique.

Au point de vue théorique, toute conception de la technique comme simple instrument est perçue par les penseurs de la technique les plus pertinents comme erronée et par conséquent vouée à une sécheresse intellectuelle ; car aussi longtemps que la technique se pensera comme simple fabrication ou usage d'outils dans le cadre d'une visée instrumentale, elle ne pourra requérir l'urgence et la nécessité d'une réflexion sur son mode d'être ainsi que son devenir. Les techniques artisanales étaient d'une passivité et d'une simplicité telles qu'elles ne pouvaient susciter le moindre frémissement de l'esprit, c'est-à-dire le besoin de se préoccuper de leur mode d'existence qui visiblement n'a rien de préoccupant. On pourrait d'ailleurs expliquer ainsi l'absence ou mieux, la pénurie de discours sur la technique dans l'Antiquité grecque.

La réflexion philosophique sur le phénomène technique est fille de la crise de la civilisation technicienne. Si aujourd'hui la réflexion sur la technique s'impose avec une impérieuse nécessité, c'est parce que la technique contemporaine, en déployant une puissance quasiment disproportionnée aux moyens de contrôle des hommes, a rendu le monde de plus en plus opaque à notre conscience. Nous anticipons ici sur la seconde dimension de la question, à savoir le point de vue empirique.

Au point de vue empirique, il est aisé de constater que la vision instrumentale de la technique est étrangère à l'expérience actuelle du développement de la technique. Transcendant l'instrumentalité, la technique contemporaine est devenue un système de médiations structurant les relations entre les individus qui, pris isolément, ne peuvent nullement prétendre être les « maîtres et possesseurs » des ensembles techniques.

Il ressort de ce qui précède que les conceptions *lato sensu* et *stricto sensu* extrêmes de la technique se situent l'une et l'autre au-delà et en deçà de la réalité caractéristique de la technique contemporaine. Autrement dit, avec ces deux extrêmes, on ne peut parvenir ni à une saisie adéquate de la nature ou spécificité de la technique contemporaine ni à l'élaboration d'une véritable théorie du phénomène technique contemporain. D'où le recours aux concepts de « technique individuelle », de « technique intellectuelle », de « technique sociale » et de « technique des artefacts ». Ces concepts, en offrant une compréhension/appréhension de la technique comme réalité à la fois cognitive, sociale et matérielle, permettent de reconstruire une théorie de la technique et de la « technicisation » des sociétés héritières de l'industrialisation du XIX^e siècle. Pour la reconstruction d'une telle théorie, au moins une exigence devra être satisfaite : l'exigence de méthode.

Esquisse d'une méthode d'approche du phénomène technique

Maintes approches du phénomène technique sont possibles. On retiendra, entre autres, les approches phénoménologique, aphoristique et systémique de la technique.

Ce qui caractérise l'approche phénoménologique de la technique est la « tentative de décrire l'objet technique²⁷ ». Martin Heidegger, dans *Sein und Zeit*, en a esquissé quelques éléments. Cette démarche présente, en raison de son « objectivisme de principe », un certain intérêt pour la reconstruction d'une théorie du phénomène technique. C'est peut-être le lieu de souligner que l'approche de la technique par le biais de l'« ustensilité » ou de l'instrumentalité est loin de recouvrir tout ce que Martin Heidegger dira de la technique après *Sein und Zeit*. Mais la complexité de la réalité technique (dont outils et machines ne sont que la partie visible) place l'essentiel du phénomène technique loin ou au-delà de ce qui serait description (phénoménologique) même si celle-ci n'est pas inutile. Autrement dit, l'approche phénoménologique, si remarquable soit-elle, nous paraît insuffisante à fonder une véritable théorie du phénomène technique contemporain qui requiert, en plus de l'œuvre de description, des efforts d'inscription de la technique.

Il existe aujourd'hui une profusion de discours visant à inscrire la technique. Nombre d'entre eux sont sous-tendus soit par la démarche aphoristique, soit par l'approche systémique.

La démarche aphoristique est la méthode qu'affectionnaient particulièrement les maîtres fondateurs de l'École de Francfort, à savoir Horkheimer et Adorno. À la suite de Horkheimer, dont les premiers écrits (la *Dämmerung* en l'occurrence) furent marqués par la méthode aphoristique, c'est Adorno qui manifesta le plus grand intérêt pour la forme aphoristique ou fragmentaire du discours. L'attachement d'Adorno à la méthode aphoristique n'est pas fortuit. Il répond à l'une des préoccupations fondamentales de l'École de Francfort, à savoir ruiner les grands systèmes de pensée afin de sauver le particulier enseveli sous la totalité abstraite édifiée, entre autres, par le système hégélien. Dans cette perspective, Adorno invoque (entre autres) le recours à l'essai. Dans les *Noten zur Literatur*, ce recours à l'essai trouve la justification suivante : « Il (l'essai) tient compte [...] de la non-identité : radical par son radicalisme, par son renoncement à toutes sortes de réduction à un principe, par son accentuation du partiel face à la totalité, par son caractère fragmentaire²⁸ ». L'essai, dans l'esprit d'Adorno, est particulièrement édifiant parce qu'il promeut la pensée déductive ou pensée négative ainsi que le particulier. Son moyen est la forme « asystémique » ou aphoristique du discours.

27. Goffi, *La philosophie de la technique*, p. 53.

28. Th. W. Adorno, *Noten zur Literatur*, Schriften, Frankfurt, Suhrkamp, 1958, p. 17.

La forme aphoristique du discours renferme quelque avantage que l'on ne peut se permettre d'ignorer ; elle présente en effet une vertu pédagogique, celle permettant d'aborder un texte indépendamment de son contexte ou de l'ensemble, c'est-à-dire sans se rendre « prisonnier » du système.

Toutefois, cette démarche nous paraît impropre à rendre compte du phénomène technique dans sa complexité. Nous savons que la technique contemporaine est système, mieux système de médiations. Comme telle, elle pose dans sa dynamique des problèmes touchant à la fois la culture, l'environnement, l'économie, la politique. Ces problèmes qui, dans leur manifestation ontico-ontologique, sont solidaires les uns des autres, forment un réseau complexe disqualifiant les approches du type fragmentaire. Ce sont des problèmes qui manifestement appellent des solutions globales, lesquelles requièrent une démarche systémique. Celle-ci, en effet, « s'appuie sur une approche globale des problèmes ou des systèmes que l'on étudie et se concentre sur le jeu des interactions entre leurs éléments²⁹ ». L'approche systémique répond en fait à une triple préoccupation :

- Identifier la technique comme système ;
- Reconnaître les interactions entre les facteurs articulés autour du phénomène technique ;
- Privilégier dans la recherche de solutions aux problèmes posés par la technoscience la perspective globalisante.

La démarche systémique nous paraît ainsi bien supérieure aux approches phénoménologique et aphoristique.

Toutefois, la tentation est grande de considérer ces deux dernières approches comme étant sans lien quelconque avec l'approche systémique. Ce serait faire erreur puisque l'approche phénoménologique peut donner lieu à une description systémique du phénomène technique comme a bien pu le faire l'auteur de *Sein und Zeit*³⁰. Aussi n'est-il pas exclu que la forme aphoristique du discours puisse déployer dans ses fragments (ou de façon fragmentaire) la nature systémique de la technique comme cela nous est apparu dans la critique francfortienne de la technique³¹.

29. J. de Rosney, *Le microscope*, Paris, Seuil, 1975, p. 11.

30. Martin Heidegger dans *Sein und Zeit* faisait justement remarquer qu'« un outil n'est que par son lien à un autre outil : la plume, l'encre, le sous-main, la table, la lampe... » (trad. de R. Boehm et A. Waelhens, 1964, p. 92).

31. D'aucuns seraient tentés de dire que nous nous trouvons dans la situation du penseur projetant de décrire la technique comme système et qui se trouve confronté à des formes de pensée ayant plutôt tendance à faire de la considération de la technique comme système un produit idéologique de la société contemporaine. Sûrement pas. Il faut dire que l'aversion de l'École de Francfort pour le système s'est présentée d'une façon telle qu'elle a contribué à semer le doute dans les esprits. On a en effet souvent confondu et cela, à cause de la démarche aphoristique qui a jalonné le discours de l'École, la critique à l'« ignorance » du système. De fait, l'École de Francfort n'a jamais « ignoré » la manifestation de la technique comme système (rigide ou dominateur) qui justifie,

Somme toute, c'est dans une démarche systémique (attentive à « l'oublié du système » ou à ce qui pourrait se présenter comme tel) que nous semble résider la méthode que la *praktische Philosophie der Technik* se propose de vivifier.

De l'évaluation de la technoscience

La *praktische Philosophie der Technik* se donne également pour tâche d'évaluer la technique. Une des dimensions fondamentales de l'analyse du phénomène technique est, faut-il le rappeler, l'évaluation de ce phénomène ; celle-ci constitue l'une des préoccupations majeures de la *Technikphilosophie*.

Dans l'horizon de la *Technikphilosophie*, l'évaluation de la technique est exprimée par deux concepts supposés traduire la même idée : *Technikfolgenabschätzung* et *Technikbewertung*. Considérés par certains auteurs³² comme interchangeables, ces concepts suggèrent au fond deux conceptions de l'évaluation de la technique. À y regarder de très près, nous trouvons dans le concept de *Technikfolgenabschätzung* quelque chose de restrictif que permet de dévoiler cet artifice d'écriture : *Technikfolgen-Abschätzung*. Le « Ab » de *Abschätzung* est à prendre ici comme une particule révélatrice d'une extraction, mieux d'une abstraction. De fait, le vocable de *Technikfolgenabschätzung* nous semble suggérer une restriction, voire une privation ; l'évaluation dans ce cas porte non pas sur l'ensemble du phénomène technique, mais sur ses seuls effets (*Folgen*). Plus encore, le concept de *Technikfolgenabschätzung* suggère que l'évaluation fait abstraction des conditions d'émergence du phénomène technique. Or, l'évaluation de la technique proprement dite ne saurait permettre de telles restrictions. C'est sans doute ce qui explique chez certains auteurs, tels que E. Jochem, H. Krupp et F. Naschold, l'usage de l'expression *Technikfolgen-Abschätzung und Bewertung*³³ supposée restituer à l'évaluation ce qui lui faisait défaut avec la *Technikfolgen-Abschätzung*. Cette expression, si intéressante soit-elle, nous semble inutilement surchargée. C'est pourquoi nous nous accordons avec Ropohl (et avec lui Paschen, Gresser, Conrad, Huisinga, Bungar, Lenk) pour trouver dans le concept de *Technikbewertung* le terme propre à exprimer l'idée d'une évaluation intégrale de la technique.

entre autres, la critique des philosophes francfortiens. À cela, il faut ajouter que Marcuse, un des représentants historiques de l'École, a subi l'influence de Gilbert Simondon (avec ce que cela implique).

32. Il s'agit notamment des philosophes de l'École de Karlsruhe à qui l'on attribue la paternité du concept de *Technikfolgenabschätzung*. Aujourd'hui, malgré les efforts de différenciation visant à substituer à ce concept celui de *Technikbewertung*, certains membres de l'École restent attachés mordicus à leur « trouvaille ».
33. Voir l'ouvrage collectif *Schlüsseltexte zur Technikbewertung*. Dortmund, ILS – Tachenbuch, 1990.

Les lignes directrices de cette évaluation sont celles consignées dans les résolutions de la VDI³⁴ qui font en Allemagne figure de référence incontournable sur le sujet. Ces résolutions, qui sont une synthèse de travaux d'ingénieurs et de philosophes de la technique (notamment ceux de la *neue Generation der Technikphilosophen*), décrivent la *Technikbewertung* comme un « procédé méthode, systématique, organisé qui :

- examine le niveau d'une technique donnée et ses possibilités de développement ;

- évalue les conséquences directes et indirectes d'ordre technique, économique, sanitaire, écologique, humain, social et autres ainsi que les alternatives possibles de cette technique ;

- apprécie les conséquences ou recherche d'autres développements souhaitables sur la base des objectifs et valeurs définis ;

- en déduit et parachève les possibilités d'action et de façonnement, de manière à pouvoir suggérer des décisions fondées qui le cas échéant, pourront être traduites dans les faits par des institutions appropriées³⁵ ».

À l'appui de cette indication, il importe de souligner que l'évaluation de la technique, telle que conduite par les philosophes allemands de la technique (*Technikphilosophen*), est marquée par une accentuation croissante du souci normatif que révèlent tout à la fois le titre et le contenu de la récente publication de Günter Ropohl : *Ethik und Technikbewertung* (Éthique et évaluation de la technique).

Par-delà ces indications, il y a lieu de se demander ce qui fait la spécificité de la *Technikbewertung* par rapport aux nombreuses évaluations de la technique qui ont cours dans les États technologiquement avancés, notamment aux États-Unis.

Le choix des États-Unis, comme nous le verrons, n'est pas fortuit. En effet, ce qu'on appelle en Allemagne *Technikbewertung* est, à en croire certaines figures de proue de l'évaluation de la technique dans l'espace germanique, une traduction de l'expression anglaise

34. Abréviation consacrée de *Verein Deutscher Ingenieure* ; en français, Association des ingénieurs allemands autour de laquelle se trouvent réunis bon nombre de philosophes de la technique (*Technikphilosophen*).

35. VDI — *Richtlinie 3780. Technikbewertung, Grundlagen und Begriffe*, Düsseldorf, 1991. Notre traduction. Voir également G. Ropohl et C. Hubig, dans *Funkkolleg. Technik — einschätzen — beurteilen — bewerten*, Tübingen, Beltz Verlag, 1994, p. 14.

*Technology Assessment*³⁶. Et Ropohl de préciser qu'il s'agit d'une « idée américaine introduite en Allemagne en 1971³⁷ ».

Technology Assessment, avant de gagner l'Allemagne, est apparue pour la première fois aux États-Unis dans les années 1960. Son programme, d'inspiration pragmatiste, aborde la question de la rencontre de la technique et de l'éthique sous l'angle d'une évaluation systématique de la technique. L'idée de *Technology Assessment*, qui fit école aux États-Unis en aboutissant à la création du *Office of Technology Assessment* (OTA), fut aussitôt adoptée par la communauté scientifique allemande, notamment les *Technikphilosophen*, sous l'appellation de *Technikfolgenabschätzung* ou *Technikbewertung*.

Mais la *Technikbewertung*, telle que conduite par les *Technikphilosophen*, serait-elle alors une pure et simple reproduction germanique (du modèle américain) de *Technology Assessment*? Assurément non, malgré les affinités qu'on leur reconnaît.

On connaît le projet de *Technology Assessment* qui est pour l'essentiel une appréciation anticipée de la croissance technicienne, afin d'en contrôler la dynamique qui prend souvent de court les modes usuels d'agir et de penser. Ce projet, sous-tendu par une armature scientifique très élaborée, est partagé par les promoteurs de la *Technikbewertung*.

Toutefois, contrairement à *Technology Assessment*, la *Technikbewertung* reste foncièrement marquée du sceau de la philosophie : profondément enracinée dans le débat philosophique, elle est inspirée à la fois par la philosophie sociale et la philosophie morale. Pour justifier cette orientation, Ropohl fait remarquer en substance que les questions fondamentales de l'évaluation de la technique (*Grundfragen der Technikbewertung*) appellent tout à la fois une philosophie sociale et une philosophie morale³⁸.

Fortement solidaire de la discussion philosophique, la *Technikbewertung* des *Technikphilosophen* se veut distante de l'utilitarisme très présent dans la culture anglaise en général et dans *Technology Assessment* en particulier où l'analyse coûts/bénéfices nous paraît somme toute assez manifeste³⁹.

36. C. Hubig et G. Ropohl, *Funkkolleg. Technik - einschätzen - beurteilen - bewerten. Einführungsbrief*, Tübingen, Beltz Verlag, 1994, p. 10. On lit exactement dans le texte : « *Technikfolgenabschätzung oder Technikbewertung [...] sind Übersetzungsversuche für den englischen Ausdruck technology assessment* ».

37. G. Ropohl, *Ethik und Technikbewertung*, p. 172. D'après le texte original : « [...] 1971 ist die amerikanische Idee des *Technology Assessment* in Deutschland bekannt geworden ».

38. Voir Ropohl, *Ethik und Technikbewertung*, p. 37-39.

39. On mesure bien les enjeux et implications de l'orientation utilitariste de l'évaluation de la technoscience, en se référant au commentaire sur l'un des aspects de cet utilitarisme esquissé par Gilbert Hottois en ces termes : « C'est aussi dans le cadre d'un utilitarisme à courte vue que sont le plus souvent appréciées les technologies dites de pointe. Un exemple, très actuel : celui des biotechnologies,

C'est ici le lieu de souligner que l'évaluation que nous préconisons, c'est-à-dire celle conçue dans les vues propres à la *praktische Philosophie der Technik*, est une accentuation des préoccupations des promoteurs de la *Technikbewertung*. Dans le contexte de la *praktische Philosophie der Technik*, la considération éthique doit non seulement constituer le pivot de l'évaluation, mais également contribuer à récuser les orientations instrumentales ou technicistes de l'éthique.

Une des préoccupations fondamentales de la philosophie pratique est la question du devoir-être. *Technology Assessment* semble bien partager cette préoccupation dans son approche normative de la relation éthico-technique.

Force est cependant de reconnaître que le devoir-être dont se préoccupe *Technology Assessment* est d'un ordre assez spécial. Il se présente en effet comme un devoir-être des moyens. Attachée au devoir-être des moyens, *Technology Assessment* ne peut que donner dans une interprétation techniciste de la relation éthico-technique ; ce qui évidemment contraste avec (ce nous croyons être une philosophie pratique sérieuse) la philosophie pratique jalonnée de balises kantio-habermassiennes.

L'ascendance de la philosophie pratique sur *Technology Assessment* réside dans sa détermination à interroger en direction du fondement, à fonder le devoir-être comme tel, à rechercher au-delà du devoir-être des moyens, le devoir-être des fins. Pour rendre cette ascendance plus perceptible, il convient de mettre au jour les types de rationalité à l'œuvre dans *Technology Assessment* et dans la philosophie pratique.

On distingue habituellement deux grands types de rationalité, la rationalité technique ou instrumentale et la rationalité pratique, respectant ainsi la division traditionnelle entre devoir-être des moyens et devoir-être des fins. La logique de la rationalité technique est celle de la domination et du contrôle efficace des choses. Sous l'impulsion de cette logique, *Technology Assessment*, faisant allégeance à l'efficacité, est encline à proposer des solutions techniques à des problèmes pratiques.

Mais il peut paraître injuste de confiner l'activité de *Technology Assessment* dans le strict cadre de la rationalité technique, attendu que la rationalité de son activité semble à bien des égards déborder ce cadre. En se référant à la typologie habermassienne des activités rationnelles esquissée plus haut, on pourrait faire correspondre à *Technology Assessment* un type de rationalité autre que la rationalité

spécialement les manipulations génétiques : les justifications avancées sont quasi exclusivement socio-économiques ou thérapeutiques. Performance alimentaire : un bœuf de 500 kg fabrique environ un demi-kilo de protéines par 24 h [...] 500 kg de bactéries (reprogrammées et contrôlées, GH) produiraient 5 à 50 tonnes de protéines » (*Le paradigme bioéthique*, Bruxelles, De Bœck Université, 1990, p. 44).

technique, à savoir la rationalité propre aux activités stratégiques. Les activités stratégiques ont une logique propre que Jürgen Habermas dévoile en ces termes : « Nous nommons stratégique une action orientée vers le succès, si nous la considérons sous l'aspect de la poursuite de règles de choix rationnel et que nous évaluons le degré d'efficacité de l'emprise sur les décisions d'un partenaire rationnel⁴⁰ ». La logique propre à l'activité stratégique est donc celle du succès obtenu en tenant compte des réactions d'un partenaire rationnel. Mais puisqu'il s'agit malgré tout d'obtenir le succès, il subsiste par ce fait dans l'activité de *Technology Assessment* un aspect instrumental la situant en deçà de la rationalité pratique. Cela pourrait justifier la réduction des trois types d'activité rationnelle (instrumentale, stratégique et pratique) à la dualité proposée par Habermas. Il s'agit de la dualité établie entre les activités orientées vers le succès (*erfolgsorientiert*) et celles orientées vers l'intercompréhension (*verständigungsorientiert*). Mais quelle que soit la typologie adoptée (triadique ou dyadique), *Technology Assessment* reste en deçà de l'horizon pratique que nous défendons à travers la *praktische Philosophie der Technik*.

L'évaluation de la technoscience (technique contemporaine) telle que nous la concevons doit reposer sur le principe ainsi formulé : quelconque entreprend sérieusement d'évaluer la technoscience doit se soumettre à une exigence de validité intersubjective et s'efforcer par la même occasion d'aborder la question de l'éthique selon toute sa radicalité (c'est-à-dire prise à la racine) philosophique. Ce principe qui nous paraît plus qu'essentiel doit en effet permettre de surmonter les écueils du pluralisme axiologique, de l'instrumentalisme et de l'utilitarisme.

Le manque d'attention et de lucidité à l'égard de l'horizon pratique ici défendu à travers la *praktische Philosophie der Technik* peut avoir de graves répercussions sur les théories éthiques contemporaines, notamment les théories bioéthiques qui se sont faites profuses ces dernières années avec le développement conjoint des technologies biomédicales d'une part et des mouvements de défense des droits et libertés de l'individu d'autre part. La méconnaissance ou l'« ignorance » de la philosophie pratique dans l'évaluation de la technoscience présente en effet le danger d'une transformation (malheureusement déjà en cours et en pleine expansion) de l'éthique en une technique de prise de décision. Celle-ci, soumise au principe de l'efficacité technique, ne peut être que monologique. Ainsi confinée dans les limites de la conscience technologique, l'éthique perd sa substance axiologico-dialogique. Or, c'est cette substance qui, à notre avis, donne sens et consistance aux questions éthiques dont l'une des plus importantes dans les réflexions bioéthiques actuelles

40. J. Habermas, *Theorie des Kommunikativen Handelns*, Frankfurt, Suhrkamp, 1985, p. 385.

est la notion de personne avec ses corollaires que sont le respect, le statut du fœtus, l'euthanasie et l'eugénisme.

De fait, plus qu'un simple travestissement techniciste de l'éthique, c'est l'éthicité elle-même qui est ainsi en péril et avec elle, le penser (éthicologique) authentique. Il faut donc recourir à la philosophie pratique pour réactiver et sauvegarder ce qui nous paraît constituer le grand espoir du XXI^e siècle, à savoir l'éthique (proprement dite) de la technoscience.

Conclure est pour nous hors de propos, car les réflexions qui précèdent ne suffisent pas à définir un programme pour la philosophie pratique, fût-elle appelée *praktische Philosophie der Technik*. Ces réflexions qui sont de nature à conduire la philosophie à interroger les rythmes de notre temps offrent l'occasion d'une mise à l'épreuve de la philosophie à l'heure de la technoscience.

Contrairement aux idées largement répandues, les problèmes majeurs de notre temps appellent des solutions autres que techniques, c'est-à-dire « pratiques ». C'est dire à quel point la tâche pratique de la philosophie est considérable. Pour peu que l'on accepte de prendre un recul nécessaire à la critique sur l'activité philosophique du XX^e siècle, on s'aperçoit que ce qui semble menacer la philosophie de disparition, à savoir la technoscience, est cela même qui revitalise le moment de la pensée philosophique.

*Université de Bouaké (Université Nationale de Philosophie)
Côte-d'Ivoire*